

Frédéric Détrat

Demain, ton visage

OLNI

Résumé de l'éditeur

Une histoire de souffrance et de désir. L'image comme essence du désir. Le visage comme catalyseur de sa naissance.

Quand l'épreuve de la maladie est une traversée vers plus de force, une quête de soi.

Hervé Guibert, écrivain français et photographe, meurt en 1991 des suites du sida. Il avait parlé de cette expérience singulière dans son récit *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*.

L'auteur (le narrateur) de ce livre rend un hommage fort à celui qu'il appelle par son prénom, à celui à qui il fait entendre sa voix dans des lettres émouvantes qui s'entrelacent au récit sensoriel et intime d'une préférence homosexuelle

© OLNi éditeur — 2025

ISBN : 978-2-487106-35-2

<https://editions-olni.com>

OLNI

À toi, Hervé, qui ne liras jamais ce livre.

« Écrire dans le noir ?
Écrire jusqu'au bout ?
En finir pour ne pas arriver à la peur de la mort ? »
Cytomégalo­virus. Journal d'hospitalisation
Hervé Guibert – Éditions du Seuil – 1992

« Refuser ces rêves lourds, surchargés, qui me font aller dans des lieux inventés, ces lieux à venir, ces lieux de crime que secrète mon désir... »
La Mort propagande
Hervé Guibert – Éditions Régine Deforges – 1977

« (En le tapant, *Le hammam* me semble infiniment écoeurant, par les mots qu'il charrie d'abord, mais surtout par sa surcharge, sa précision photographique m'écoeure vraiment. Et toute la partie des lieux, dans *Vice*, est un texte lancinant, proprement obsessionnel (les répétitions, d'un texte à l'autre).) »
Le Mausolée des amants. Journal 1976-1991
Hervé Guibert – Éditions Gallimard – 2001

1

Son corps plaqué au sol. Son visage dans la poussière du chemin. Il ne sait pas ce qui va se passer à présent. Il attend. Redoute la suite. Tout lui semble possible, de toutes ces idées qui lui passent par la tête à toute allure : des coups de pied, des cris, des insultes. En même temps, il ressent un curieux sentiment d'apaisement, de libération ; il n'aspire qu'à une seule chose : en finir. La mort qu'il sent si proche à cet instant le délivrera des souffrances, celles du présent et du passé, accumulées dans son cœur dans sa chair, la honte, les humiliations.

Il attend. Sa vision s'est troublée, les grains de poussière, l'eau des larmes mais il perçoit le souffle d'une respiration, rauque, qui va s'accéléralant, monte, s'amplifie, comme un halètement. Il peut en suivre les différents mouvements, des modulations qui lui paraissent plus de l'ordre du plaisir que de la violence. Seul le bruit de cette respiration saccadée parvient à ses oreilles, un bruit si invasif qu'il en a occulté tous les autres, ceux de la nature sauvage.

Il ne sait plus pourquoi il s'était engagé sur ce chemin ; ses repères se sont brouillés. Était-ce parce qu'il voulait voir où il le mènerait ? Était-ce plutôt parce qu'il le connaissait bien, savait où il le conduisait ? Sa mémoire ne lui parle plus, les images ont disparu ; seul ce souffle au-dessus de lui ou à côté – il n'arrive pas à le définir – est perceptible, qui a effacé tout le reste, les souvenirs, les sensations, son propre corps. Non plus, il ne distingue si c'est le jour ou la nuit. La respiration obsède son attention, il est capable d'en discerner les différents accents, elle a envahi toute sa tête, elle

s'est diffusée dans chaque partie de son corps au point, se dit-il, de ne faire plus qu'un avec lui, de devenir lui, un corps tout entier empli de la respiration d'un autre. Il se dit qu'il est la respiration d'un autre, qu'il n'est plus lui-même animé de sa volonté propre, qu'il obéit aux commandements de l'Autre. Il ne l'a pas vu, n'a pas eu le temps de le voir. Il a juste ressenti une forte poussée qui l'a projeté à terre. Rien d'autre.

Ne pas avoir peur. Se concentrer sur ce qu'il ressent au-dessus de lui, il le situe bien au-dessus maintenant. Se raccrocher à lui comme à un réflexe de vie ; un instinct de survie. Il est là, au sol, face contre terre ; il pourrait mourir, il se sent encore vivant, porté par la respiration de l'autre, animé par elle. C'est à la fois merveilleux et immonde. Jamais il n'a éprouvé ce sentiment, ce mélange contradictoire.

Il voudrait relever la tête, regarder vers le ciel qu'il aime tant, emplir ses yeux du bleu immense au-dessus de lui ; il en est incapable, c'est au-dessus de ses forces. Le nez dans la poussière, il en distingue presque chaque grain, il pourrait en faire une description minutieuse, il préfère s'échapper en esprit, monter vers l'azur.

Lorsqu'il est sorti de la maison, le ciel était encore voilé de brumes légères qui ont dû se dissiper, pense-t-il, le soleil venait de faire son apparition, l'horizon se teignait d'un si joli rose qu'il avait été saisi d'une douce émotion comme à chaque fois qu'il contemple les couleurs célestes, leurs variations. À présent, il ne sait pas si le soleil est toujours là, il sent bien une chaleur dont il ne saurait dire si elle émane de l'astre ou de l'individu qui produit cette respiration au-dessus de lui. Il voudrait pourtant lever les yeux au ciel, au moins cela ; s'il ne peut se mettre debout, peu lui importe, mais regarder le ciel ! Depuis l'enfance, cette étendue au-dessus de sa tête l'a toujours fasciné, l'invitant à y plonger le regard de jour comme

de nuit pour y trouver refuge, une consolation, un apaisement. Il ignore d'où lui vient cette attirance, il sait simplement qu'il ne peut lui résister : il lui faut, à tout prix, aller vers le ciel, en pensée ou en regard, ce qui pour lui revient au même puisque la première crée des images quand la réalité fait défaut. S'échapper. S'évader par la fenêtre quand il s'ennuyait, l'ouvrir, cette fenêtre, laisser ses rideaux ouverts pour voir les nuages s'affoler à l'approche de l'orage, pour contempler la tombée de la nuit, bleutée et rose certains soirs et la lune, pâle, dans un halo, hypnotique.

À présent, c'est bien ce souffle saccadé qui anesthésie toutes ses sensations, l'enferme en lui-même, l'emmure vivant dans la respiration d'un autre. Il fixe toute son attention sur ce qu'il entend, cherche à en discerner toutes les modulations pour connaître celui qui en est à l'origine, comprendre les raisons pour lesquelles il s'en prend à lui.

Mais, là, à cet instant, c'est ce souffle qu'il perçoit. Il n'entend que lui, perception presque palpable tant elle est forte, s'impose à lui comme une pulsation extrême, un battement lourd. Ce n'est que progressivement qu'il commence à la distinguer de l'autre, à s'en détacher pour se concentrer sur l'Autre. D'abord, il cherche à définir si elle provient d'un homme ou d'une femme ; il puise ses ressources dans sa mémoire affective où il retrouve son père, sa mère, ses proches. La voix des êtres familiers lui permettra, se figure-t-il, de cerner celle qu'il entendra bientôt, dont il ne perçoit que le souffle, cet air qui la nourrit, lui donne son ampleur, sa tessiture, ses intonations spécifiques. Jamais il n'a eu à réaliser cette expérience ; son caractère inédit provoque en lui un semblant d'excitation qu'il lui faut contraindre, presque étouffer pour ne pas que l'autre au-dessus de lui n'en tire profit ni ne le retourne contre lui. L'autre ne doit en aucun cas savoir qu'il n'est pas tétanisé

par la peur. Il se concentre sur sa recherche, descend au fond de sa mémoire, tente de rapprocher ce souffle de celui qui porte les voix qu'il connaît si bien. Impasse véritable. Très vite, il réalise qu'il ne parviendra pas à identifier l'individu qui l'a plaqué au sol à partir de sa respiration, il lui faut entendre le timbre de sa voix, le faire parler, lui qui ne dit mot, résolu sans doute à ne pas se faire connaître. Comment pourrait-il s'y prendre pour qu'un son sorte de cette bouche, un simple mot ? Il comprend vite qu'il doit parler lui-même, se lancer dans des supplications, se laisser emporter dans un flot verbal pour que l'autre réagisse, lui dise de se taire.

C'est cela qu'il doit faire, c'est le seul moyen. Ce n'est pas si facile, il ressent la peur, cette peur diffuse qui nous gagne, s'insinue en nous quand nous redoutons que les autres ne devinent, ne comprennent ce que nous pensons. L'autre au-dessus de lui pourrait-il savoir ce qu'il est en train de penser ? L'objet de ses discours intérieurs peut-il être lu par quelqu'un d'extérieur ? Son attitude peut-elle trahir ses idées ? Il ne bouge pas, toute tentative lui est impossible, cette force qui le maintient au sol pèse lourd sur son dos comme s'il ne faisait plus qu'un avec son corps. Immobile, dans cette immobilité contrainte, comment l'autre pourrait-il connaître tous ces mouvements de fond qui se succèdent dans sa tête, ses interrogations, ses craintes, ses doutes ? Cela devrait le rassurer mais quelque chose le retient encore de passer à l'acte, une légère hésitation, l'impression que s'il agit, il risque sa vie : perdre la vie, mourir sous les pieds d'un inconnu. L'envisager, envisager qu'il puisse y rester, c'est déjà presque mourir un peu, c'est le début de la mort, à lui-même, à cette image de lui-même qu'il renvoyait, à cette idée qu'il avait de lui, celle d'un jeune homme avide de vivre, entièrement porté par ce que la langue nomme *joie de vivre*.

Au moment même où il le pousse, il sait que ce cri suffirait à

provoquer une réaction verbale de l'individu qui le retient : un cri puissant, comme sorti de ses entrailles, profond, sauvage, brut ; le même, probablement, que les hommes des cavernes poussaient pour faire face aux bêtes, les écarter, les tuer. C'est un cri des profondeurs de son être et de sa peur qu'il vient de pousser, il l'a expulsé comme un corps étranger gonflé des mauvaises humeurs et de l'espoir de susciter une réaction de l'autre, un souffle plus marqué, un mot, un ordre, quelque chose d'audible grâce à quoi il puisse mettre un nom sur cet individu à défaut de voir son visage. Son cri s'achève dans un silence qui lui paraît infini, tellement lourd qu'il pourrait l'enterrer vivant, le jeter dans les profondeurs terrestres.

Il guette. Il tend l'oreille. Il commence à croire que ce qu'il espérait ne viendra pas. Il ressent la pression du pied sur son dos s'accroître, la douleur croître. Il pourrait pleurer de douleur tant ce pied lui fait mal. Il ne lui fera pas ce plaisir. Sa douleur, il la contient. Il se concentre sur elle, sa croissance, sur ce silence qu'a provoqué son cri, le temps qui s'écoule. Il se concentre pour ne pas pleurer. Il entre en résistance. À la fois résister à la douleur et à celui qui en est la cause. C'est un rapport de force qui s'est instauré entre eux, il refuse de céder à cette violence. Il se sent au bord du précipice mais il s'accroche de toutes ses forces pour ne pas tomber. Pour ne pas pleurer.

Quelque chose a bougé, quelque chose a bougé dont il perçoit la rumeur autour de lui ; la pression se relâche, la douleur reste vive mais elle ne s'accroît plus. À présent, plus rien ne pèse sur lui, ni ce pied qu'il s'est imaginé énorme comme disproportionné tant il était lourd, ni la force de son agresseur. Il n'y a plus rien, c'est comme si rien n'avait existé, comme s'il avait simplement imaginé cet épisode, comme s'il avait voulu vivre en pensée cette agression pour mieux comprendre ce qu'il pourrait ressentir, ce que des gens

qui en subissent ressentent, dans leur corps, dans leur tête. Est-il devenu fou ? Se peut-il qu'il ait inventé de toutes pièces cette agression ? C'est vrai qu'ils lui disent souvent qu'il a des idées bizarres, ses parents, ses amis, ils le lui disent sur le ton d'un léger reproche.

À quel moment précis se dit-il qu'il est devenu fou, qu'il est peut-être devenu fou ? À quel moment pense-t-il (commence-t-il à penser) que l'autre n'existe pas, n'a jamais existé qui l'a plaqué au sol, maintenu de force le nez dans la poussière du chemin ? À quel moment ? La définition plus ou moins nette de ce moment se fait jour en lui à mesure qu'il reprend conscience.

*

Le voilà seul dans ce bois. Lui seul parmi des arbres, des centaines d'arbres. Affalé sur le sol. Lentement, il relève la tête, regarde autour de lui et ce sont ces arbres qu'il voit, les troncs à hauteur de ses yeux, une armée sombre et muette. Il ne sait pas s'il a froid, il se sent perdu, il ignore l'heure qu'il est. Sa seule vue porte sur les troncs et les racines parfois visibles à leurs pieds. La partie aérienne du système racinaire le renseigne sur la force des arbres. Il n'en voit pas la partie souterraine mais se l'imagine beaucoup plus développée, descendant dans les profondeurs de la terre, s'insinuant dans chaque parcelle de terrain, y cherchant de quoi croître, humidité et nutriments, y rencontrant certainement celle des arbres voisins et solidaires dans une communauté végétale. Il se rappelle avoir lu quelque part – où est-ce donc qu'il a lu cela ? il ne s'en souvient pas – que les arbres des forêts déployaient un véritable système concentrationnaire, chacun empiétant sur le domaine de l'autre, tellement grande est leur proximité. À les voir de si près et du sol, au ras du sol, il pense à présent que c'est tout le contraire : ils vivent

dans une entraide permanente, dépendent les uns des autres. C'est bien cela sinon comment expliquer qu'ils se développent tous au lieu d'éliminer les plus faibles d'entre eux ? Couché à leurs pieds, il se sent en sécurité. Ils le protégeront. Il pourrait rester là jusqu'à la fin de ses jours, il est presque sûr qu'il survivrait à l'état sauvage, il serait heureux parmi d'autres êtres vivants que les hommes, loin des siens. Les arbres seraient sa famille, sauraient l'écouter. Leur présence forte, leur stabilité le rassurerait dans ces moments, nombreux depuis quelque temps où tout son univers se mettait à tanguer dangereusement.

Va-t-il rester encore longtemps à terre, le corps plaqué au sol, le visage dans la poussière ? Il lui faut se relever, il doit se mettre debout, se tenir fermement sur ses deux jambes. Il ne peut pas se laisser abattre par la circonstance.

Maintenant il se souvient : il était venu dans ce bois pour marcher comme il le fait souvent. Cette fois-ci, il avait voulu fuir la tension qui s'était imposée chez lui. Ce doit être la fin d'après-midi. Oui, c'est cela car il était parti juste après le retour de son père. Son père pris de boisson, son père hurlant, les insultant tous, son père laissant tomber le poing sur un carreau de la fenêtre de la cuisine. Éclats de verre. Éclats de voix. Le cri de sa mère, puis le silence ; si pesant le silence après ça, qu'on aurait pu entendre le sang s'égoutter sur le carrelage. C'était plus fort que lui ce qui l'a poussé dehors, jeté hors de la maison. Toutes ces images viennent de lui revenir au moment où il tente de se relever, comme une version chaotique de sa vie. Enfin debout, il titube, se raccroche au tronc le plus proche, respire profondément. Il fait le vide. S'il veut rentrer chez lui l'air de rien, presque sûr de lui, il doit se vider de toutes ces images, ces cris, ce silence. Il sent son cœur qui bat, ce cœur qui tape, sans doute trop à l'étroit dans sa poitrine, meurtri, au bord de

l'explosion. Il regarde vers le ciel bien au-dessus des cimes, entrevoit le soleil. Il n'a pas dû rester si longtemps au sol, perdu entre l'inconscient et une forme de rêve. Peu importe, car qu'est-ce que le temps ? Un matériau informe, une sorte de fantôme, quelque chose d'impalpable, gonflant, rétrécissant tout aussitôt, faussement visible, difficilement sensible. Un nuage illusoire, évanescent. Le temps est tout cela à la fois et rien du tout, il est ce qui nous pousse et nous précipite, ce qui passe et s'abat, nous fait traverser la vie, nous emmène à la mort.

Pour l'heure, c'est le temps de la vie, il se sent tellement vivant malgré tous les poids, toutes les limites. Il se met en marche. Des pensées de toutes sortes tournent dans sa tête, elles s'entremêlent, forment des nœuds complexes semblant inextricables mais il se dit que la marche permettra de les dénouer. Quand il marche, il fait le point. C'est comme si ses pas mettaient en mouvement ses pensées. Accord majeur entre son for intérieur et la nature dont il recherche la présence pour apaiser ses tristes pensées, les éclairer, leur donner un relief, une luminosité particulière qui lui permettra d'avancer.

Avancer. Il en est là. Il doit avancer. Rentrer dans cette maison qu'il a quittée en début d'après-midi. Il n'ose imaginer dans quel état il la retrouvera : pétrie d'un lourd silence ou paisiblement animée des préparatifs du repas. Il préfère ne pas savoir jusqu'au moment où il franchira le portail ; à ce moment-là, il saura, il verra, il entendra. Il ne peut être sûr de rien. Ce qui s'est produit chez lui, il ne l'avait jamais connu. Il marche en terrain instable, une fissure s'est faite dont il ignore encore si elle se transformera en faille. Cette incertitude devrait lui causer de l'inquiétude. Pourtant, il s'abandonne corps et âme à sa marche de retour. Il jouit d'une grande paix intérieure parmi les arbres. Ici, il est loin du tumulte et loin des cris. Seuls, le gazouillis des oiseaux et le bruissement des

feuilles l'accompagnent, le protègent. C'est un enveloppement au cœur duquel il flotte. Il y a autour de lui, au-dessus, des moineaux en bande virevoltant, se chamaillant tels des enfants en cour de récréation. L'un d'eux attire son attention. L'oiseau se tient un peu à l'écart du groupe mais quand il passe à proximité, il le frôle. Ce comportement paraît curieux au jeune homme. Plus étrange encore, il remarque que le moineau solitaire ne piaille pas comme les autres ; il a adopté le langage des ailes pour se faire remarquer. Le suivra-t-il jusque chez lui ? Il accélère la cadence. Le moineau reste en arrière. Bientôt, il ne distingue plus que quelques bribes de piaillements. Lorsqu'il parvient chez lui, c'est le silence qui enveloppe la maison, un silence plein, lourd, étrange. La main sur la poignée de la porte d'entrée, son cœur se met à battre la chamade.

2

Je regarde toutes ces photos de toi. Je te trouve beau, de cette beauté qui émane du regard. Un regard clair. Un regard d'ange. Tes yeux me parlent malgré l'absence. La première fois que je l'ai vu, ton visage, ce n'est pas de beauté dont il m'a parlé ; il m'a fait presque peur, enfin, j'ai ressenti un sentiment étrange de malaise situé quelque part entre l'horreur et l'attrance. La première fois que je l'ai vu, ton visage, Hervé, il m'apparut tel qu'il était à ce moment-là : un visage de mort c'est-à-dire le visage d'un homme en train de mourir d'une mort vers laquelle le conduisait la maladie. Ton visage était déjà décomposé : les yeux semblaient sortir des orbites, les joues s'étaient creusées, les os saillaient, le teint avait considérablement blêmi.

Ce visage que je voyais sur l'écran de télévision, il aurait pu me faire peur ; pourtant, je me suis raccroché à lui ce soir-là, je l'ai suivi à chaque instant où les mouvements de caméra me permettaient de le capter, je l'ai entièrement dévisagé, je le dévorais de mon propre regard. Ce visage disparaîtrait un peu plus tard, je ne le verrais plus en chair et en os mais je voulais en retenir toutes les lignes, les couleurs, pour les graver dans ma mémoire comme s'il avait été celui d'un être cher. Parce que tu étais devenu cet être cher, je savais que je n'oublierais jamais cette dernière fois où je le vis apparaître vivant.

J'entrevois un visage défait, fatigué. C'est à la fois un visage doux et pudique. Dans mon souvenir, tu portes un chapeau noir et une écharpe rouge. Le visage a blanchi. Tu es devenu fantôme. Tu es mort depuis bien longtemps maintenant mais je garde de toi une image saisissante. Tu m'as accompagné toutes ces années quand je lisais tes livres, écoutais ta voix à la radio, regardais ton visage à la télévision. Sans le savoir, tu

m'apprenais la vie, le désir et la maladie. Très vite, avec toi, j'ai senti que quelque chose se passait, dont je n'arrivais pas à définir les contours, quelque chose de troublant mais de puissant qui m'aiderait bien plus tard à suivre le même chemin que toi.

Des années me séparent de ta mort. Pendant quelques mois, comme toi, j'ai été très malade ; tu es mort, je suis encore vivant. Ce qui me reste à vivre, je ne pourrais pas le vivre sans toi, sans penser à ta souffrance, à cette force que tu m'as donnée pour traverser la mienne. J'aurais pu penser que je suivrais le même chemin que toi, c'est-à-dire que je mourrais. J'aurais pu ; j'aurais dû mourir. Le chef de service de l'hôpital où je fus admis cet été-là me l'a fait comprendre bien après, presque avoué. Je n'avais pas attendu cet aveu, je l'avais bien ressenti que je pouvais mourir, que je le devais ; je l'avais bien ressenti, le travail de la mort en moi, sapant, dégradant, détruisant chaque parcelle de mon corps à l'intérieur. Je l'avais dans la peau, cette mort, elle germait, elle essaimait des corps étrangers dans mon organisme, elle favorisait tous les agents pathogènes du virus. Je m'attendais à cette fin inéluctable de mon existence. C'était sans compter avec cette formidable envie de vivre qui m'animait malgré la dégradation de mon état général, un souffle, un élan, ce désir à la fois vif et sombre, exigeant car il me demandait des efforts quasi surhumains pour entretenir le feu. La volonté de me battre. De lutter contre cette déchéance. De résister à toutes les forces de destruction à l'œuvre dans mon corps.

La dégradation, elle était visible aussi sur mon corps. C'est surtout elle, celle que les autres voyaient, qui me rapprochait considérablement de toi, Hervé. Pardonne-moi, je t'appelle par ton prénom même si je ne t'ai jamais connu. Pour moi, c'était au contraire comme si je te connaissais depuis toujours.

Le virus nous avait reliés d'un lien invisible, secret, ressenti, vécu dans notre chair, notre sang, notre tête. La dégradation de mon corps sautait aux yeux, elle éclatait dans toute sa brutalité comme elle l'avait fait pour toi. Je ne peux pas oublier la stupeur et l'effroi d'une proche, son cri presque d'horreur lorsqu'elle me rendit visite à l'hôpital. «Que tu es maigre, on voit tes os !» Ces mots m'ont percuté de plein fouet, ils m'ont remué, bouleversé, pénétrant dans des zones de ma mémoire où siégeaient, entassés, emmêlés, les corps morts, des milliers de corps, exterminés par la folie de monstres humains ; s'immisçant, ces mots, dans des zones où j'entretenais le souvenir de toutes les images des corps des survivants, hagards, amaigris, n'ayant plus que la peau sur les os, les yeux exorbités, démesurés, des yeux qui faisaient voir la mort qu'ils avaient frôlée de si près. Ce qu'elle m'avait dit me découvrant dans l'état de mon corps dégradé m'avait, en quelque sorte, confirmé de vive voix ce que je me disais tout bas depuis que la maladie avait pris le dessus, depuis que j'avais vu toutes ces images de corps revenant d'entre les morts, ces corps en instance de mourir. Des corps en sursis comme m'apparut le tien lorsque je te vis pour la première fois à la télévision.

Cela fait bien des années maintenant que tu n'es plus là, tu es parti deux jours après Noël, je m'en souviens très bien, l'annonce de ta mort avait été faite à la fin du journal télévisé. À l'époque, j'étais fou de toi comme tu l'avais été de Vincent. J'avais lu presque tous tes livres. Je guettais un passage chez Pivot. Je parlais de toi avec ma meilleure amie. Tu étais là dans ma vie. J'avais vingt ans. Tu m'accompagnais dans la découverte de ma propre nature. Je désirais savoir qui j'étais au fond et grâce à toi, j'ai compris très vite que j'avais une préférence pour les garçons. Ce que je lisais dans tes livres ne faisait que confirmer ce que je ressentais. Tu racontais tes histoires avec des hommes dans des endroits qui leur étaient réservés, tu

décrivais tes rencontres avec eux, tu parlais de tes sensations, tes sentiments à leur égard. Je vivais tout en même temps que toi comme si j'avais été l'un d'eux et que je me retrouvais là entre les pages de l'un de tes romans, comme si j'aurais pu être l'un d'eux. Parce que les histoires que tu racontais me parlaient de moi, de ce que j'étais, comme toi : un homo. Ça, je l'avais compris. Le reste, la maladie, la souffrance et la possibilité de la mort, je le comprendrais bien plus tard.

Je réalise que ces mots ne sont qu'une déclaration d'amour ou plutôt une confirmation de cette proximité entre nous, de ce lien indéfectible qui nous unit depuis si longtemps avant et par-delà ta mort.

C'est un hommage que je te rends ici pour te dire combien tu as compté pour moi. Pour te dire combien tu comptes encore. Encore plus depuis mon retour à la vie.

3

Il ouvre la porte, aussitôt le silence qui règne à l'intérieur l'enveloppe, pénètre en lui ; un silence souverain s'insinue dans son corps, son esprit, s'empare de toute l'agitation, les interrogations, les doutes, les craintes. Ce silence en lui fait œuvre d'apaisement. Tout se soulage. Tout retombe. À pas feutrés, il traverse le couloir, gagne sa chambre. Il ne s'inquiète même plus de savoir ce qu'ils sont devenus, où ils sont ; il est heureux de ne pas les retrouver, leur faire face. Sans doute son père s'est-il profondément endormi sous le coup de la boisson et sa mère s'est-elle assoupie dans un fauteuil pour éviter de le rejoindre. Cette hypothèse l'effleure vaguement.

Dans sa chambre, il veut tout oublier, il les oublie tous, c'est son cocon, sa tanière. Il n'a plus peur car ses livres sont là qui l'accueillent et lui font fête, qui le protègent en toutes circonstances, recueillent toutes ses confidences. Il sait qu'ici rien ne pourra lui arriver. De toute façon, son père ne rentre jamais dans sa chambre. Quand il y vient, il se tient sur le seuil comme s'il hésitait à y entrer, en équilibre. Peut-être a-t-il peur d'aller plus loin. Il se dit que son père doit se sentir agressé par la quantité de livres sur les étagères de sa bibliothèque. Ils forment, ses livres, une masse compacte, un bouclier contre les intrusions ; ils ressentent parfaitement ceux qui ne les aiment pas et ne croient pas en leur pouvoir. Son père a dû comprendre qu'ils étaient prêts à passer à l'offensive au cas où il tenterait une avancée. Le père vit en direct. Le fils, lui, apprend la vie dans les livres. Grâce à eux, il comprend le monde qui l'entoure, sa famille ; grâce aux livres, il apprend à se connaître. C'est ainsi qu'il

a vécu ses premiers émois amoureux. Il s'en souvient parfaitement. C'était en lisant ce roman le plus romantique de Balzac. À l'époque, il considérait cet auteur comme son préféré. Il se souvient aussi de ses pages sur la poésie des fleurs, leur langage. Symbolique florale. La fleur, par le jeu subtil de ses couleurs, de ses parfums, nourrit l'expression des sentiments, pas seulement l'amour mais aussi la tristesse, la mélancolie, le regret. Chez Balzac, il découvre que le lys représente la pureté, la chasteté. Adolescent, il rêve d'amours platoniques. Il imagine, il idéalise. Tout lui est matière à poétiser, les fleurs en premier lieu.

Dans son jardin, il y a une rangée de pivoines juste sous la fenêtre de la chambre de ses parents. Des pivoines roses, un rose profond que l'on nomme fuchsia. Elles l'émerveillent à chaque floraison. Il admire leur couleur, l'agencement de leurs pétales, leur allure générale ; fleurs de soie qui le font penser aux tutus des danseuses, légers, graciles. Combien de fois s'est-il dit qu'elles se mettaient en mouvement sous le vent, animées d'un vif désir de s'élaner, se courber, tourner ? Venir à sa rencontre peut-être ? Il a eu quelquefois l'impression qu'elles le saluaient bien bas, heureuses de le voir, toutes frémissantes. Souvent, il s'est réfugié auprès d'elles quand il avait du chagrin, leur confiant ses peines, ses hésitations, épanchant son cœur, le vidant, mouillant leur corolle de quelques larmes. Pivoines confidentes. Ces reines de beauté, il les a toujours chéries.

Pourtant, un jour, il eut envie de les souiller. Sans trop comprendre l'irrépressible désir qu'il ressentit, il finit par se masturber sur l'une d'elles. La jouissance qu'il éprouva en fut déçue. Encore plus lorsqu'il vit le rideau de la fenêtre légèrement remuer et une ombre disparaître.

Dans les livres, il conforte aussi son désespoir. Sa jeunesse, il la

partage entre l'enthousiasme le plus fou et la mélancolie la plus profonde. Il est cyclo. Au début, ce sont les autres qui lui disent qu'il change facilement d'humeur, qu'il prend la mouche pour un rien, est susceptible. Il pense qu'ils disent n'importe quoi, les autres. Cela ne l'a même pas effleuré qu'il puisse avoir un caractère aussi changeant ; il vit, éprouve des sentiments, fait des rencontres. C'est tout, cela ne va pas plus loin. Il mûrit. Pourquoi serait-il comme ce qu'ils lui disent, versatile, lunatique ? À quoi bon les croire quand ils lui disent ça ? S'il est aussi changeant, c'est qu'il ne parvient pas à fixer sa nature, qu'il hésite en permanence entre ce que les autres voient comme la normalité pour un jeune homme, être hétéro, et ce qu'il désire au fond de lui, être homo.

Parfois, une petite voix lui murmure qu'ils ont sans doute raison, qu'il est comme ça, qu'il faut qu'il se soigne. Ça se travaille la cyclothymie. Il faut prendre sur soi, aller consulter un spécialiste si on n'y parvient pas tout seul. Il lit le *Bréviaire des vaincus*¹ ; il traverse des périodes où la pensée du suicide l'intrigue, l'inquiète, l'attire. Il tente de se rassurer en se disant que ce ne sont que des périodes passagères bientôt remplacées par d'autres plus joyeuses.

Ce soir-là, dans la maison silencieuse, il ne ressent rien, il n'est ni triste ni gai ; il ne pense à rien. Il s'efforce de ne penser à rien. Il est perturbé. Ce qui s'est passé un peu plus tôt l'a ébranlé. Il sent que des fissures se sont ouvertes qui se creuseront, se transformeront en failles. Des mouvements s'agitent en lui, des hurlements se poussent.

En surface, tout est calme. Comme après une tempête.

1 Emil Cioran.